

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

47/4 | 2006
Varia

Svetlana Malyševa, Sovetskaja prazdničnaja kul'tura v provincii

Emilia Koustova



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/6721>
ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2006
Pagination : 835-837
ISBN : 978-2-7132-2098-2
ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Emilia Koustova, « Svetlana Malyševa, Sovetskaja prazdničnaja kul'tura v provincii », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 47/4 | 2006, mis en ligne le 03 juillet 2009, Consulté le 24 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/6721>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2019.

2011

Svetlana Malyševa, Sovetskaja prazdničnaja kul'tura v provincii

Emilia Koustova

RÉFÉRENCE

Svetlana MALYŠEVA, **Sovetskaja prazdničnaja kul'tura v provincii. Prostranstvo, simvoly, istoričeskie mify, 1917-1927** [La culture de la fête politique dans la province soviétique : espace, symboles, mythes historiques, 1917-1927]. Kazan : Ruten, 2005, 398 p.

- 1 L'ouvrage de Svetlana Malyševa, consacré aux célébrations révolutionnaires à Kazan et dans la république tatare entre 1917 et 1927, offre une contribution importante à l'étude – jusque-là plutôt négligée par les chercheurs – des fêtes politiques dans la province soviétique. Pour l'auteur, ces célébrations ont pour principale fonction dans les années 1920 de construire une nouvelle mémoire et une mythologie historique, qui deviennent à leur tour un instrument-clé de la légitimation du pouvoir bolchevique et de la « resocialisation »¹ de l'individu soviétique dans le nouvel univers socioculturel. Ce point de vue détermine l'approche et la composition de l'ouvrage, le choix des objets d'analyse et de la période étudiée. Celle-ci se limite en effet aux dix premières années qui suivent la révolution et correspond aux fêtes que l'auteur caractérise comme « historiques » (c'est-à-dire tournées vers le passé, la commémoration et la construction de la mythologie), à distinguer des célébrations postérieures, inspirées par le présent et les défis du premier plan quinquennal.
- 2 L'ouvrage s'ouvre par un panorama général des célébrations révolutionnaires, qui va de la transformation de l'ancien calendrier jusqu'à la réception des nouvelles fêtes, en traitant au passage les méthodes d'organisation. En analysant, dans les deux premiers chapitres, la mise en place du système de fêtes bolcheviques ainsi que le rôle de différents acteurs locaux et centraux, l'auteur reconstitue le dialogue – fait de conflits et d'interactions – entre deux cultures festives, l'ancienne et la nouvelle, et démontre le caractère hybride des célébrations soviétiques qui ont intégré plusieurs éléments de la

tradition prérévolutionnaire. Le processus d'assimilation et d'adaptation est en partie le fruit d'un autre dialogue – souvent aussi conflictuel – entre le centre et les acteurs locaux qui contribuent activement à l'invention de la nouvelle fête. Une description (parfois un peu rapide à nos yeux) des principaux instruments de la célébration, tels que manifestations, meetings, mises en scène de masse, soirées dans les clubs ouvriers complète ce tableau d'ensemble et permet d'aborder la question de la « réception des fêtes soviétiques ». L'auteur essaie de pallier le manque évident d'informations en cherchant des éléments de réponse à travers une étude des stratégies d'inclusion développées par les organisateurs, des expressions extérieures d'adhésion et, à nouveau, des formes d'adaptation et d'appropriation des nouvelles fêtes par les populations. Cette étude conduit Svetlana Malyševa à affirmer la popularité des fêtes officielles à la fin des années 1920, sans que la démonstration paraisse vraiment convaincante, les sources utilisées étant toujours ou presque d'origine officielle.

- 3 L'auteur présente dans la deuxième partie une analyse détaillée des divers éléments de cette mythologie. Dans les quatre chapitres qui la composent, la fête est déclinée sous une série d'angles désormais classiques, mais importants. L'analyse du contenu, des mises en scène de masse et d'autres formes de spectacles, permet à l'auteur de restituer la vision de l'histoire et de la chronologie globale dans les fêtes, les principaux sujets et événements-clés de la mythologie historique, les panthéons des héros et antihéros soviétiques. Les pages consacrées à « l'espace festif » nous paraissent particulièrement stimulantes, grâce à l'étude approfondie et riche des lieux de la fête, ainsi que celle du rôle des célébrations dans la transformation de l'espace urbain post-révolutionnaire. Le dernier chapitre de la seconde partie est consacré au transfert des mythes créés dans le cadre de fêtes vers un champ plus large que l'auteur identifie comme celui de la mémoire culturelle de la société soviétique.
- 4 Ici la thèse soutenue est extrême, puisque l'auteur considère la fête comme le principal moteur de la création d'une mémoire historique. Une telle affirmation ne peut pas ne pas susciter d'interrogations. Qu'il y ait une interaction entre la fête et l'histoire proposée à l'école, par exemple, semble clair. Mais l'hypothèse selon laquelle l'histoire est d'abord créée par les célébrations, puis retransmise vers les champs scolaire, littéraire, historiographique, cinématographique et autres, va beaucoup plus loin et ne nous paraît pas convaincante (on verrait ainsi dans les fêtes la source d'inspiration et le lieu d'emprunts du *Kratkij kurs* de Stalin). C'est en effet oublier d'autres acteurs importants de la production de la mémoire soviétique et négliger les liens qu'ils entretenaient avec la fête. Ainsi, s'il est certain qu'en mettant en scène les événements historiques, les organisateurs des fêtes contribuaient à la création de cette mémoire, il n'en est pas moins vrai qu'en amont, parmi les organisateurs, on trouvait des historiens professionnels, membres de l'*Istpart* (Commission d'histoire de la révolution d'Octobre et du RKPb) ou d'autres organisations, qui ne faisaient que transférer une histoire construite en d'autres lieux. D'autre part, face aux artistes et aux intellectuels souvent éloignés de l'idéologie et de la pratique bolcheviques (tels N. Evreinoff ou G. Annenkov, qui jouèrent un rôle important dans les mises en scène de masse à Petrograd en 1920), l'hypothèse d'une construction mémorielle « à sens unique », qui servirait la légitimation du pouvoir soviétique, semble insuffisante.
- 5 Si les thèses que développe ici l'auteur sont très stimulantes et permettent de découvrir un tableau passionnant des fêtes révolutionnaires, il est cependant nécessaire de formuler quelques objections à l'encontre de ce travail. Les réserves exprimées ci-dessus

pourraient être généralisées, car l'auteur a souvent tendance à employer la voix passive (« le mythe est créé à l'occasion de telle ou telle fête ») et à négliger les acteurs, même si on trouve des éléments importants comme les tensions entre les organisateurs locaux et le centre ou le rôle de différents acteurs dans la récupération de la tradition pré-révolutionnaire. Les engrenages de ce chantier gigantesque de construction de la mémoire fonctionnent, parfois non sans heurts, mais on voit mal d'où vient l'impulsion, qui met en place cette machine, la dirige et l'oriente, comment et pourquoi, quelles conceptions sont à l'origine de ces tensions, quelles motivations animent les acteurs. La fête est vue davantage à travers son résultat que comme un processus d'élaboration au long duquel s'expriment des acteurs aux positions contradictoires. L'intérêt d'une étude locale, qui aurait permis de retracer la personnalité de ceux qui étaient à l'origine des célébrations, n'est pas exploité jusqu'au bout.

- 6 Une autre réserve concerne la problématique retenue ici pour étudier les célébrations soviétiques. Leur approche à travers une loupe « commémorative » et « mythologique » présente, à notre sens, des inconvénients. Avant tout, elle oriente l'auteur vers les spectacles de masse et d'autres types de mises en scène, soit des éléments festifs certes extrêmement parlants, mais au détriment d'autres formes considérées pourtant comme centrales à l'époque, comme les manifestations et les meetings. Elle conduit également à considérer les dix années étudiées dans l'ouvrage comme un « bloc » axé sur la commémoration et la construction d'une nouvelle mémoire, en oubliant que les fonctions de ces fêtes étaient souvent plus complexes et hétérogènes, et ne pouvaient se limiter au seul registre de « fêtes historiques ». Plus encore, les spectacles de masse évoluèrent avec le temps sans attendre la grande transformation du premier plan quinquennal. Ainsi, les célébrations militarisées de 1918 n'avaient probablement pas plus en commun avec les « carnivals politiques » du milieu des années 1920 que ces derniers avec les fêtes stalinienne.
- 7 Ces quelques réserves n'enlèvent rien à l'intérêt de l'ouvrage, et, au contraire, montrent la richesse et la variété du matériau présenté. Ce travail fin et intelligent est, à n'en pas douter, une contribution fondamentale à l'histoire des fêtes soviétiques, tant à l'échelle locale que nationale.

NOTES

1. Notion empruntée à l'étude désormais classique des sociologues Peter Berger et Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, P. : Masson/Armand Colin, 1996, 2^e éd.